

---

Ann Grieve

## Assises, XVI<sup>e</sup> édition

Dans son allocution d'ouverture aux XVI<sup>es</sup> Assises de la traduction littéraire, M. Dubosc, adjoint à la Culture, exprime les regrets de Paolo Toeschi, maire d'Arles, et ceux de Michel Vauzelle, président du Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur, qui n'ont pu se joindre à nous, puis rappelle l'intérêt de la ville d'Arles pour nos rencontres. Sous la houlette de Claude Bleton, « doué en amitié et en sciences ès organisation », le Collège a développé ses liens avec la médiathèque, organisé des rencontres régulières entre les Arlésiens et les traducteurs en résidence, participé à diverses manifestations, « Lire en fête », « Courants d'art », et prépare, pour décembre, un colloque sur « Langues mineures, langages majeurs ». M. Dubosc s'en félicite et salue chaleureusement les présents, puis passe la parole à la présidente d'ATLAS, Marie-Claire Pasquier, qui, après les remerciements d'usage, salue la présidente de l'ATLF, Jacqueline Lahana, nos amis de la DLL, du CNL et de la DRAC, ainsi que la nouvelle équipe du Collège autour de Claude Bleton : Christine Janssens et Caroline Roussel, et bien-sûr notre pilier parisien Claude Brunet-Moret. Elle annonce le programme de ces XVI<sup>es</sup> rencontres internationales, placées en partie sous le signe de la traduction théâtrale, remercie Jean-Michel Déprats d'avoir accepté (au pied levé) de donner une conférence sur la traduction de Shakespeare, évoque la mémoire de Nathalie Sarraute, l'invitée de nos premières Assises, récemment disparue, et enfin présente Jacques Roubaud, dont la conférence a pour thème : « Parler pour les “idiots” : Sébastien Chastellion et le problème de la traduction ».

J'imagine que je n'étais pas la seule à me demander qui pouvait bien être ce mystérieux Chastellion : quelque invention oulipienne peut-être ? Mais non. Jacques Roubaud nous a facilement convaincus qu'il s'agissait de

l'un d'entre nous, un traducteur s'interrogeant sur l'ambiguïté des mots, sur des passages où il « n'y voit goutte », mais le texte qu'il traduit est celui de la Bible, qu'il veut en 1555 rendre en français pour les « idiots », ceux qui n'entendent ni le grec ni le latin. Entreprise dangereuse puisqu'on lui reproche de faire parler à Dieu le langage des gueux, et que Calvin déclare qu'il ne peut y avoir d'obscurités dans le texte sacré. Chastellion, défenseur de la tolérance, préfère les mots simples, « brûlage », par exemple, plutôt que « holocauste ». Roubaud lit un extrait de sa traduction de la Genèse, d'une admirable clarté, poétique, sans prétention, puis parle plus généralement des attitudes différentes devant un texte : faut-il faire neuf (Ezra Pound : « Make it new »)? faire poétique ? paraphraser ? condenser ? rajeunir ? Pour conclure, Roubaud nous laisse avec deux maximes : « On fait comme on veut » et « Le poème bouge : les états de la traduction font partie du poème »... À la sortie, pleine d'enthousiasme, j'emprunte à Philippe Bataillon, mieux préparé que moi, le livre de Stefan Zweig, *Conscience contre violence*, ou Castelion contre Calvin, traduit de l'allemand par Alzir Hella, Le Castor Astral, 1987.

Pour la table ronde organisée en collaboration avec la Maison Antoine-Vitez : « Les traducteurs de Bernard-Marie Koltès », j'ai déjà relu du Koltès, ainsi que le livre d'Anne Ubersfeld paru chez Actes Sud-Papiers en 1999; je me sens donc moins ignorante. La séance est menée de main de maître par David Bradby, son traducteur anglais, qui présente Koltès comme l'homme des paradoxes, puis interroge les participants sur les difficultés qu'ils ont eu à le traduire. Simon Werle (allemand) parle du non-verbal, du non-dit et des soubassements du texte, des rythmes; Anna Lakos (hongrois), de la rencontre avec cet univers métaphorique difficile à saisir, de la révolte de Koltès contre la culture théâtrale, contre la langue. Vera San Payo de Lemos (portugais) explique qu'il est difficile de publier du théâtre au Portugal, et donc qu'elle traduit directement pour la scène, pour les acteurs ; Dimitris Dimitriadis (grec) nous montre le palimpseste de sa traduction où la langue de Koltès forme un texte secret, poussé à l'extrême, presque terroriste. Puis Jérôme Hankins, traducteur et homme de théâtre, lit un extrait de *Dans la solitude des champs de coton*, dont la traduction est ensuite lue par chacun des participants dans leur langue. David Bradby termine en prenant un dialogue plus rapide qui pose d'autres problèmes, évoque la dimension politique du texte et la réception de Koltès dans les divers pays. Une discussion animée s'engage avec la salle sur le palimpseste, le « feuilletage » du texte, mais bientôt arrive le moment de se rendre au Méjan pour le traditionnel buffet qui permet aux amis de se retrouver.

Le lendemain, table ronde sur « Les réseaux européens des traducteurs littéraires » menée comme d'habitude avec brio par Marie-Françoise Cachin. Peter Bergsma, directeur de la Maison des traducteurs à Amsterdam et président du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL), rappelle les démarches entreprises auprès du Parlement européen : la situation semble maintenant moins inquiétante (9 % du budget seraient réservés au livre et à la lecture). Françoise Wuilmart, qui dirige le Centre européen de traduction littéraire à Bruxelles, annonce la création d'un DESS (Diplôme d'études supérieures spécialisées), proche de celui de l'université Paris VII en France. Giuliano Soria, président-fondateur du prix Grinzane Cavour, situe la traduction dans le contexte plus général du livre et de la lecture, parle des bourses d'études et des rencontres envisagées sur les problèmes de traduction (traduction et cinéma, par exemple). Giuliana Zeuli, présidente de l'Association des traducteurs irlandais, insiste sur l'importance du soutien financier des instances européennes et décrit le Tyrone Guthrie Centre où les traducteurs sont accueillis en résidence parmi d'autres artistes. Claude Bleton, directeur du CITL d'Arles, président du réseau des collèges de traducteurs, évoque la dizaine de pays qui ont des Centres; principalement financés par l'Europe, ceux-ci représentent 20 à 30 emplois et accueillent environ 3000 traducteurs. Geneviève Charpentier, de la Direction du livre et de la lecture, parle d'abord du Programme Culture 2000, puis des bourses de séjour de traducteurs, et des bourses du Centre national du livre. Il existe un programme pour la traduction du français vers d'autres langues. L'OFALJ (Office franco-allemand pour la jeunesse), de son côté, encourage les échanges entre jeunes traducteurs français et allemands.

Les participants répondent aux questions de la salle; on évoque les absents, l'Italie, la Suède... Qu'est-ce que l'Europe ? La petite, la grande ? Et où se trouve la Suisse, qui possède un centre de traduction (allemand, français, italien) à Lausanne, et un centre de formation à Genève ? Ne faudrait-il pas, remarque Jacques Thiériot, que les collèges se dotent d'une existence juridique ? Jean Guiloineau rappelle l'existence du *Guide des aides aux écrivains*, et Françoise Cartano pose le problème de l'harmonisation de la législation sur le droit d'auteur, rendu encore plus urgent avec l'irruption du Net.

Le reste de la matinée regroupe cinq ateliers de traduction théâtrale, tous animés par des traducteurs membres de la Maison Antoine-Vitez. Étant angliciste, je me rends à celui d'anglais, animé par Jérôme Hankins, qui nous propose un extrait de *Saved* d'Edward Bond, dans une langue savoureuse, « croustillante », pleine d'apostrophes, d'élisions, vraiment difficile à

traduire, et même parfois à comprendre. Il nous montre les fax explicatifs de l'auteur, mais nous peinons vraiment, avant qu'il nous lise enfin sa remarquable traduction. On y sent son expérience d'acteur.

N'ayant pas le don d'ubiquité, j'ai fait appel à autrui. Grâce à Laurent Muhlheisen, son animateur, je sais que l'atelier d'allemand s'est intéressé à trois points précis de la traduction de la pièce de Rainald Goetz, *Heiliger Krieg*. Le premier concernait le nom des personnages (souvent génériques); le second, le problème du verbe et de son substantif, ou de son adjectivation; le troisième, comment traduire l'antéposition des adjectifs ou des adverbes tout en respectant le rythme de la phrase. Une quinzaine de personnes, germanistes ou allemandes, se sont livrées à de passionnants échanges.

À l'atelier d'espagnol, Françoise Thanas, traductrice chevronnée de théâtre d'Argentine, d'Uruguay et du Chili, proposait quatre fragments de trois auteurs argentins. *Las paredes* de Griselda Gambaro : un texte où il fallait s'attacher à rendre l'atmosphère d'angoisse dans laquelle est plongé un jeune homme arrêté sans motif ; *Pascua rea* de Patricia Zangaro, où la liste des personnages permet d'étudier le sens particulier de certains termes en Argentine, et l'importance des surnoms très imagés; enfin, *Nada a pehuajo* de Julio Cortazar, qui comporte une série de phrases dépourvues de sens mais riches d'assonances et d'allitérations.

Dans l'atelier d'hébreu, hébraïsants et non hébraïsants ont travaillé sur la pièce de Hanoeh Levin, *Ceux qui marchent dans l'obscurité*, en s'attachant au nom des personnages (définis par leur fonction), puis à la première scène. À partir d'une translittération du texte hébreu et d'une traduction calque, chacun a pu appréhender les problèmes que pose cette langue du quotidien qu'il serait erroné, ici, de rattacher à la tradition biblique. L'échange, très riche en suggestions, s'est terminé sur la lecture, par l'animatrice Laurence Sendrowicz, de sa propre traduction, louée unanimement par le groupe.

L'atelier de norvégien fut, me dit-on, un excellent moment. Terje Sinding a parfaitement organisé son affaire, choisissant une traduction en cours que les participants ont revue avec lui. La preuve est faite, une fois de plus, qu'il n'est pas besoin de connaître un seul mot de la langue source pour suivre un atelier.

Simultanément, Claude Bleton organisait une rencontre avec les résidents du Collège, traducteurs de Michaux, Simone de Beauvoir, Pennac, Tournier et quelques autres. Tous soulignent la convivialité du lieu et l'intérêt du séjour. Dans le cadre de la manifestation, « Les lettres d'autres moulins », organisée par le Collège, un traducteur étranger présentera à la

Médiathèque d'Arles la littérature de son pays. Claude Bleton parle du « miracle » du Collège qui doit être préservé...

L'après-midi reprend avec la table ronde « Traduire l'autre Amérique », animée par Yves-Charles Grandjeat, spécialiste des littératures dites post-coloniales des États-Unis. Le titre même de la table ronde est idéologiquement marqué. Dans cet écart par rapport à une norme, quel est « l'autre » ? Ne serait-ce pas l'Amérique dominante, elle-même métissée d'ailleurs ? Pendant ces quarante dernières années, le multi-culturalisme s'est institutionnalisé : des départements universitaires étudient la littérature afro-américaine, amérindienne, sino-américaine, celle des Chicanos ou des Caraïbes anglophones. L'hétéroglossie, la diglossie, tous les jeux avec les langues posent de grandes difficultés aux traducteurs. Francis Geffard, directeur chez Albin Michel des collections « Terres indiennes » et « Terres d'Amérique », affirme qu'on assiste aujourd'hui à une véritable renaissance de ces littératures, et Michel Lederer évoque son expérience de traducteur de Sherman Alexie et de James Welch, auteurs amérindiens. Marie-Claude Perrin-Chenour évoque la littérature sino-américaine, souvent féminine, qui remporte un grand succès aux États-Unis, un peu moins en France, les idéogrammes qui parfois structurent le récit, et les « étrangetés » qui en sont souvent gommées dans la traduction. Jean-Pierre Richard, spécialiste de littérature sud-africaine et de littérature afro-américaine, craint le communautarisme. Il s'agit avant tout de voix, et non de couleurs : ce sont des écrivains. Dans la discussion qui suit, on évoque les écrivains antillais français (Chamoiseau et son parler-histoire), les mots yiddish... Jacques Roubaud regrette l'absence de la poésie : Francis Geffard lui annonce la traduction d'un recueil de James Welch.

Dans sa conférence, « Esquisse d'une problématique de la traduction shakespearienne », Jean-Michel Déprats s'interroge : Shakespeare en français, est-ce encore Shakespeare ? D'abord, il y a le problème du texte, dont il existe plusieurs versions; ensuite, se posent trois grandes questions : celle du vers, celle de l'historicité, celle de la théâtralité. On peut parfois choisir l'alexandrin, mais sans le laisser s'installer, et en se méfiant de la césure, contraire à la mobilité du texte anglais. Faut-il moderniser, ou maintenir la distance en archaïsant le français ? « Un texte se traduit dans la langue d'aujourd'hui », comme a dit Chéreau à propos du *Hamlet* de Bonnefoy, comme le montrent les traductions de Carrière pour Brook. Et surtout, au théâtre, les mots sont des gestes, la traduction prend corps et voix par le comédien. La traduction doit avant tout être jouable, elle doit être portée par un souffle. La rhétorique poétique est davantage faite pour saisir

que pour être saisie. Gide n'a-t-il pas déclaré qu'il préfère sacrifier le sens d'une phrase à son nombre ? Comme toujours quand j'entends Jean-Michel Déprats, je lui envie la connaissance intime, vivante qu'il a du texte shakespearien et la finesse avec laquelle il en parle...

La proclamation des prix Halpérine-Kaminsky, Nelly Sachs, Amédée Pichot et ATLAS junior a lieu ensuite, ponctuée par les intermèdes musicaux des élèves de l'École municipale de musique d'Arles.

Dimanche matin, nous ne commençons qu'à dix heures, mais le programme est dense. « Profession : traducteur », la table ronde animée par la Présidente de l'ATLF Jacqueline Lahana, est riche d'informations à glaner. Emmanuel Pierrat, avocat spécialisé dans le droit d'auteurs, déclare que le traducteur est un auteur et a donc des droits patrimoniaux et moraux, par exemple, celui d'avoir son nom sur la couverture. Annie Allain, directrice de l'AGESSA, donne des explications très claires sur le régime de Sécurité sociale, la fiscalité, et encourage les traducteurs à la consulter en cas de difficultés. André Gauron, magistrat, président de la SOFIA, expose le problème du prêt public payé. Uli Wittmann rend compte de la situation en Allemagne, où la rémunération du traducteur est légèrement plus faible qu'en France et où les droits sont difficiles à fixer « en cas de succès inattendu ». Lorsque les droits d'acquisition ont été très élevés (pour Houellebecq, par exemple), l'éditeur rechigne à payer des droits au traducteur. Françoise Cartano rappelle que le traducteur est en position de faiblesse par rapport à l'éditeur, que la rémunération en dents de scie et l'absence d'assurance-chômage le désavantage. Elle s'interroge quant aux droits sur le numérique, qui n'existent pas encore. Affaire à suivre.

L'après-midi, les ateliers de traduction reprennent. Je reste fidèle à l'anglais. Françoise du Sorbier nous propose de traduire un extrait de *Buckingham Palace, District Six* de Richard Brive, auteur sud-africain, en relevant les références culturelles, idéologiques, les jeux de mots, et le problème des temps. L'atmosphère est animée, amicale, la traduction, un plaisir... L'atelier de poésie chicano, me dit-on, est mené avec entrain et compétence par Elyette Benjamin-Labarthe qui, fait rare, est aussi à l'aise en espagnol mexicain qu'en anglais. Elle fournit un glossaire fort bien venu des termes typiques et colorés qu'on rencontre dans le texte proposé (un poème de José Montoya intitulé « El Louie ») : *chicano*, *raza*, mais aussi *pachuco*, *chingado*, *carnal* (qui n'est pas ce qu'on croit), *chukes* (version américanisée de *chucos*), etc. Jacques Roubaud, participant assidu, propose des solutions originales et avisées. Bernard Simeone, convalescent, n'ayant pu venir en Arles, c'est Monique Baccelli qui l'a remplacé au pied levé pour l'atelier

---

d'italien. Elle a choisi de travailler sur un texte qu'ils ont traduit ensemble, *Dans la maison ouverte*, de Franco Buffoni, paru aux éditions Le Temps qu'il fait en 1998. Trois poèmes, assez énigmatiques, ont ouvert la voie à une recherche commune, portant essentiellement sur la démarche à suivre en cas de difficulté de compréhension, sur le choix (ô combien discutable!) de renoncer à la rime et de privilégier assonances et allitérations, sur la nécessité et les limites de la note de bas de page, sur la traduction « à quatre mains », etc. La présence de traducteurs confirmés et d'étudiants du CETL de Bruxelles ont rendu cet atelier très vivant : les discussions, animées, ont débouché sur quelques conclusions. L'atelier de grec, sur Cavàfis, avec Dominique Grandmont (lauréat du prix Nelly-Sachs) était trop proche d'un cours, me glisse-t-on. Je sens que les participants commencent à s'éloigner, les XVI<sup>es</sup> Assises se terminent : les Parisiens continueront pourtant de discuter sur le quai de la gare par un petit vent froid. À l'an prochain.

Post-scriptum. Efim Etkind n'avait pu, pour des raisons de santé, venir prononcer la conférence qu'il nous avait promise sur « L'école de traduction de Leningrad ». Nous avons appris avec tristesse sa mort, survenue peu après les Assises, le 22 novembre 1999. Nous saluons ici la mémoire de ce grand traducteur et professeur de réputation internationale, et de cet homme d'un grand courage politique que nous aurions été honorés de recevoir.